

L'EPITAPHE.

Le nouveau médecin de Beau-Hen, M. Cantès, ne plaisait guère à Carouge et à ses amis. En effet, ce fils d'Hippocrate ne pré-

ferait pas de détourner leurs compatriotes du gibier et de l'alcool? Préférations dangereuses qui portaient aux quatre bracons-

niers et contrebandiers un réel préjudice. Comme la clientèle de la bande se trouvait restreinte à "la société de Beau-Hen," c'est-à-dire au notaire, au rece-

veur-percepteur, à six ou huit gros propriétaires, M. Cantès n'avait pas grande propension à faire pour entraîner les clients

de Carouge. En outre, ce médecin du diable, cet homme du Nord, se permet-

tait d'apprécier sévèrement la paresse ingénieuse de Poullidor, Carouge et Trépilles. Jusqu'à sa

venue, les habitants de Beau-Hen manifestaient une indulgence sympathique pour eux, mais, depuis que M. Cantès leur ré-

montrait les lois de la solidarité, de la responsabilité morale, et autres calembredaines, au dire de Petitjean, quelques paysans

ocher, au passage de Carouge, hoche la tête. Et ils ajoutaient, les grêdes :

"Pas moins, il ferait mieux de travailler, ce Carouge!"

Travailler! Par la monnaie de tous les barbillons de l'Hérault, est-ce que Carouge ne tra-

vaille pas? Il travaillait de l'intelligence inépuisablement, afin de combiner mille tours qui

lui épargnaient d'employer ses mains aux besognes ingrates de la vigne et des champs. Ce mé-

decin était un âne, et Carouge le faisait bien voir.

Il essaya d'abord de faire éclater quelque contradiction entre les notes et le programme du docteur. En vain. M. Cantès ne

buvait ni vin ni alcool et suivait un régime végétarien. Carouge haussait les épaules de mépris et continuait son enquête. Le mé-

decin était célibataire. Le temps que lui laissent ses malades et ses travaux, il l'employait à des recherches archéologiques. Il

avait déjà composé un gros manuscrit sur les inscriptions et épigraphes gallo-latines de la région. Les petits manuscrits de famille épars entre quatre cyprès,

parmi les vignes, les chapelles de pèlerinage au pied des collines, les églises, les maires, les vieux

démoures seigneuriales, les cimetières délaissés, tous les vieux campements militaires

drie de médecine. La réverie de l'archéologue, soudain transporté

parmi des vestiges authentiques de l'époque qu'il connaissait le mieux, le prédisposait à toutes

les émotions. Hélas! d'autres étaient venus avant lui. Des tranchées mar-

quaient des fondes anciennes. Il parcourut le camp d'un cœur dé-

sespéré. Tout à coup, vers un berceau de joncs sauvages, pro-

che de la source, il vit dans l'ombre une pierre blanchissante. Il s'approcha. La mousse recon-

traissait une dalle au grain dur. Depuis dix siècles peut-être, nul

ne s'était penché sur elle. Oh! joie! Malgré la mousse, il devinait des lettres crenelées dans le

bloc d'apparence granitique. Avec une patience sathumaine, il débarrassa la pierre des végé-

tations parasitaires. Il lut : SIESVNBA RDO. T.

Soigneusement, il reproduisit, avec leur forme naïve ou archai-

ques, ces lettres à demi rongées par le temps. Dans le grand amphithéâtre

de la Faculté des Lettres de Montpellier, mis à la disposition de la Société d'Archéologie de

Bas-Laoguedon, M. le docteur Cantès devait développer, cet

après-midi, le résultat de ses recherches sur l'époque gallo-romaine. Notamment une inscrip-

tion découverte au camp de César devait fournir matière à longues explications. Toute la so-

ciété de Beau-Hen et de la région était là. Très pâle, M. Cantès se leva.

Il contait par quel hasard miraculeux il avait aperçu cette pierre

échappée aux visites antérieures. L'inscription présentait un

sens très curieux. Il fallait y voir une première affirmation de

ceci : le culte du Soleil, importé d'Asie par les légions, avait péné-

tré l'armée de Jules César. Il développait cette conclusion : "Sol

imperator, etc..." Soudain, au dernier rang des auditeurs, Carouge se dressait.

"Il y a erreur!"

"Vous dites? Vous osez!"

"Parbleu! dit-il, Favrel est comme nous tous : il aime les distractions... Mais est-il si ter-

rible que ça! Et le philosophe : "C'est étonnant comme les

femmes qui, à Paris, laissent à leurs maris la bride sur le cou,

se forgent des imaginations, quand ils vont à la chasse! Faut-il

que les chasseurs aient une mauvaise réputation? Enfin, qu'est-il devenu?"

En continuant de l'attendre, on émit plusieurs hypothèses, sauf, pourtant, celle d'un acci-

dent. Le garde fut envoyé à sa recherche. Mais comme il

revint sans l'avoir aperçu, on en conclut qu'il avait dû aller

prendre l'apéritif au bourg voisin : et chacun décida de se

mettre à table. Or, tandis qu'on en était aux cigares, le déjeuner s'étant

prolongé, une trompe d'auto retentit sur la route : le moteur

s'arrêta devant la porte; et déjà, chacun s'appêtait à recevoir

du déserteur avec la juste sévérité que méritait sa fugue,

quand, du jardinier attendant au logis, arrivèrent des éclats de

voix féminine qui firent dresser l'oreille des chasseurs. Ils se

turent pour écouter, et l'instinct d'après, virent apparaître

sur le seuil de la salle, bichonnées, pomponnées, en costume

de sport, deux jeunes Parisiennes, manifestement heureuses

du bon tour qu'elles jouaient à leurs époux en venant en auto

— de la plage voisine — les surprendre à la chasse.

En reconnaissant les femmes de deux de leurs camarades, les

convivés se levèrent et firent fête aux voyageuses, qui déta-

chaient si gracieusement dans ce cadre rustique l'élégance de

leur silhouette. Mais aussitôt, l'une d'elles s'écria : "Qu'est-ce que vous

avez fait de mon mari?" Rien qu'au ton sur lequel elle

plus en plus intéressante, elle ne pensait plus à son mari,

ni au gibier, quand, arrivée à proximité d'un parc à moutons

désert, d'où émergeait la toiture pittoresque d'une cabane de

berger, elle sursauta au bruit d'une compagnie de perdrix qui

s'envola. Brusquement, elle lâcha ses deux coups de fusil dans leur

direction, et les manqua. Mais elle dut attendre la ca-

bane; car, au même instant, des appels et des cris sourds

se firent entendre à l'intérieur de la maisonnette, comme si

elle avait blessé le berger, couché derrière ses planches.

M. de la Roseraie se précipita; et quelle ne fut pas sa stupeur, en se rapprochant, de

reconnaître la voix éplorée de son ami Favrel, qui ne se con-

tenait plus de crier, mais frappait à coups de poing les

parois intérieures de la cabane. Du dehors, il lui demanda

— Es-tu blessé? — Non; mais j'étouffe!... Je

suis en fermé!... Ouvrez-moi!... Et quand, en effet, on l'eut

déliuré, le malheureux raconta comment, dans la matinée, las

de suivre la chasse et tenté par la paille fraîche de la cabane,

il avait eu, en passant par là, l'idée de s'y reposer, et s'y était

endormi, la porte ouverte, et la clé en dehors, sans songer au

coup de vent qui pouvait, d'un instant à l'autre, transformer

son oasis en prison! Par politesse, son ami s'api-

toya. Quant à sa femme, qui s'attendait si peu — surtout à

pareil moment — à le retrouver là, elle en pâtit de confusion,

et peut-être aussi de dépit. (Justement, ce M. de la Roseraie

recommandait à se montrer si aimable pour elle!...) Et puis, enfin, elle se

musiciens parjures et d'autres qui souffrent cruellement du sacrilège

de leurs corréligionnaires. Et, tandis que, sous les franges

de palmiers, décomposées dans le bleu profond de ciel, nous cheminions

entre les petits murs de terre des jardins, le long des seguis d'irriga-

tion, de Verzy me conta cette page d'une vie naïve, mystique et sa-

vage : "Il y a trois ans environ, j'étais adjoint des affaires indigènes à

Djelfa. Un jour, deux Arabes se présentèrent dans mon bureau. Un

confit le disait, au sujet d'une somme d'argent que l'un prétendait

avoir payée, que l'autre affirmait ne pas avoir reçue. C'était une

éponge indéchiffable. Je les invitai à se rendre à la zaouia de Si El

Hadj Mokhtar pour y prêter serment. "Et bien! tous deux s'y ren-

dirent; chacun jura qu'il avait respecté la vérité. Sans contredit, l'un

de ces hommes était un misérable parjure. "C'est ce que je fis remarquer

à mon cavalier-interprète, le brave Mahmoud ben Cherif, qui, sou-

vent, m'avait affirmé, non sans orgueil, que jamais un musulman ne ferait,

dans un lieu sacré, le geste d'un faux serment. "De race maraboutique, de reli-

gion fervente, Mahmoud ben Cherif était, en outre, un très brave

homme, et je vous certifie que cette épithète, avec le sens que nous lui

donnons, ne se prodigue pas quand on parle des Arabes. "Mahmoud

se montra très affecté. Il protesta quelques vigoureux jurons à l'adresse de ceux qui ne

croient ni à Dieu ni à diable, mais il se rassérêna un peu en s'affir-

mant que le coupable serait puni par Allah avant que l'année ne s'é-

couât. "Longtemps après, un matin, l'un des deux antagonistes se

trouvait au bureau pour je ne sais quelle affaire, son visage me rap-

pela l'incident et je demandai à Mahmoud d'un ton quelque peu rail-

Une Mauvaise Affaire

Il regarda son chien avec une tendresse extrême, et, d'un

ton, la bête et l'homme demeurèrent ainsi, dans une muette ef-

fasion. Ce fut la bête qui se détourna la première, comme si elle

eût été incapable de répondre à une tendresse humaine. — Vous

avez là un beau chien, fit-je, en manière de conversation.

L'homme fixa sur moi ses yeux gris pour me scruter au fond de

l'âme, puis se rassurant à mesure que son examen se prolongeait, il

fini par me dire avec une sorte de douceur :

— Ce n'est pas un chien pour moi, c'est un frère!

Un instant, je le crus fou; mais son visage annonçait la santé

et la sérénité de l'âme comme du corps. S'il décelait quelque

rose, c'était rose de sauvagerie et non perfidie de la corruption des

mœurs. — Vous êtes chasseur? demandai-je.

— Ma foi, oui, je chasse, répondit-il; cependant n'aitez pas

croire que c'est pour ses qualités à la chasse que j'aime mon chien.

Il m'a rendu d'autres services que ceux de faire lever un lièvre

ou une perdrix. Hein, mon pauvre "Kame," tu m'as sauvé la

vie et l'honneur! Le chien poussa un gémisse-

ment et vint mettre son hamblet tête à nos pieds.

— Misère de nous, misère de l'homme, j'ai failli monter sur l'é-

chafaud! A présent que je vous dis toute l'histoire, car demain

ou vous la raconterai. — Oui, dit-je, contez moi cela.

Et je fis venir une chopine de vin blanc. Tandis que nous trin-

quions, l'homme commença : — Je m'appelle Pierre Chaque-

vent de compter le nombre d'êtes du voisin.

— Bon, me dit-je, voilà le premier de Salé.

Je tirai encore quatre coups de jour-là, mais, à ma grande sur-

prise, je n'entendis plus le fusil de l'autre. Content de ma chas-

se, je rappelai mon chien et je rentrai chez moi. Sur les midi,

je dormais encore quand un terrible coup de poing ébranla la

porte. Ma femme ouvrit et se trouva devant les deux gendarmes

et M. le procureur. Je m'étais dressé, j'avais compris qu'il

se passait quelque chose; sans doute un coup de brigadier.

— Depuis quand est-ce que l'on entre chez les gens sans mou-

dié-je avec colère. — Ce n'est pas tout ça, me ré-

pliqua le procureur, vous avez chassé cette nuit, avouez-le.

— Non. — Vous rendez votre cas plus

mauvais. — Du diable, dit-je, si j'ai chas-

sé, prouvez-le. Le procureur s'était rapproché

et il m'avait saisi les mains et les regardait attentivement.

— C'est bien cela! — Cela quoi?

— Vous le savez bien. Allons, avouez. La femme du Salé vous

a vu. — Ce n'est pas vrai, dit-je, c'est le

Salé qui m'a vu. — Il n'est pas sorti de chez lui,

dit le procureur. Comment avez-vous fait le coup?

— Quel coup? — Ou a-t-il trouvé le brigadier

mort au carrefour des Trois-Courciers.

Je devins très pâle : — Ce n'est pas moi.

— Et ceci? cria tout à coup le procureur, on me mettait sous le nez un anneau de mariage en or.